



DAVID HUDRY

Compositeur en lice pour le GPLC 2019

Avec *Introduction à lðavöllr*, pour orchestre

CD : *Durchgang* (col legno)

Interprétée par l'Orchestre philharmonique de Radio France, sous la direction de Pascal Rophé

« Sentir la vibration des sons »

Présentez-vous en une phrase !

Je suis un compositeur qui s'intéresse à la matière sonore, à la manière de construire le son à partir d'inspirations picturales, d'une histoire ou d'une dramaturgie imaginaire. Je suis particulièrement sensible aux correspondances entre le visuel et le sonore, en cherchant dans la matière musicale des équivalences au visuel et aux arts plastiques.

La dimension imaginaire est donc importante pour vous ?

Oui, mais mon imaginaire se développe souvent à partir d'impressions visuelles, qu'elles soient picturales, architecturales ou autres. J'ai deux exemples en tête. Tout d'abord, je pense à une période de ma vie, lorsque j'étais étudiant au Conservatoire National Supérieur de Musique et de Danse (CNSMD) de Paris et jusqu'à l'écriture de ma pièce *The Forgotten City* en 2016, où j'étais inspiré par tous les courants artistiques du début du XX^{ème} siècle. Aujourd'hui, mes sources d'inspiration se sont élargies, je suis particulièrement fasciné et troublé par l'atmosphère des sites industriels abandonnés et des villes en déshérence. Mon imaginaire sonore se construit à partir de sensations provoquées par ces images de lieux tombés en désuétude.

Est-ce que ce travail sur les sons industriels vous rapproche de la musique bruitiste ou de la musique industrielle ?

Il y a un héritage, une filiation, et j'ai tout à fait conscience de l'inscription historique de ma démarche dans le monde de la musique bruitiste.

Il y a eu, au début du XX^{ème} siècle, une prise de conscience par rapport aux nouveaux sons de l'environnement urbain et industriel, à ce qu'ils pouvaient apporter dans la manière d'aborder la matière sonore et d'élargir notre perception musicale. Lorsque j'écris, je le fais toujours en me demandant comment je me positionne par rapport à l'Histoire de la musique, tout en cherchant à trouver une voie personnelle. Les matières sonores de l'environnement urbain et industriel sont pour moi extrêmement stimulantes et les bruitistes sont partis du même constat : il fallait élargir le phénomène sonore et ne plus se limiter aux sons classiques instrumentaux. Cette exploration sonore m'a permis de développer de nouvelles façons d'aborder le timbre, la dimension du rythme, la pulsation... Et ça, c'était très stimulant !

Est-ce une manière pour vous de vous ancrer dans le réel ? Et donc de vous engager comme compositeur dans le monde actuel ?

C'est complètement ça ! Pour revenir un peu en arrière, à l'époque où je m'inspirais beaucoup de la peinture abstraite, des écrits théoriques de Klee et Kandinsky, il y avait chez moi l'envie de me détacher de certaines choses pour constituer un langage personnel. Je crois que j'avais besoin de cette phase d'introspection en passant par l'abstraction, pour pouvoir me construire en tant que compositeur. En tout cas, c'est comme ça que je le perçois avec le recul. Aujourd'hui, je me sens libéré de tout cela et je gère mon rapport à l'écriture musicale avec beaucoup de liberté.

J'accepte aussi beaucoup plus de me laisser toucher par des choses simples, des émotions directes, ce qui n'était pas forcément le cas il y a quelques années. En fait, les thématiques du monde industriel et des villes abandonnées m'ont amené à me focaliser sur la présence de l'humain, ainsi qu'à son absence qui compte aussi comme un moment d'existence. La prochaine étape, ce serait d'aller vers l'utilisation de la voix et donc de réintégrer la vocalité dans mon écriture, car la voix est certainement l'expression la plus concrète de l'humain.

Quelle est votre formation musicale ?

A la base, je suis accordéoniste. J'ai abordé le répertoire du bal musette, de l'accordéon classique et contemporain aussi. Je faisais également des compétitions nationales, des tournées de concerts dans toute la France et en Europe avec un ensemble d'accordéons nîmois. A l'époque, l'accordéon n'était pas un instrument populaire auprès des jeunes de mon âge, il était même souvent complètement décredibilisé. J'ai arrêté l'accordéon au moment où la classe du CNSMD de Paris a été ouverte. En effet, je ne voyais pas d'issue en tant qu'interprète avec cet instrument, car le répertoire était encore assez limité. La seule chose qui me faisait tripper, c'était de jouer Bach ou des adaptations de répertoire baroque et classique pour clavier ! La musique russe épuisait un peu les clichés de l'accordéon dans une esthétique qui ne me convenait pas forcément. C'était aussi la période où j'avais décidé de vraiment me concentrer sur la composition et les nouvelles technologies. Je n'avais plus assez de temps pour travailler régulièrement et maintenir un niveau technique satisfaisant, ce qui finissait par créer des frustrations, alors le choix s'est fait assez naturellement. En fait, ma formation musicale initiale s'est vraiment construite sur le répertoire populaire, car en plus d'avoir été accordéoniste, j'ai également été batteur. Puis, j'ai découvert le répertoire de la musique savante occidentale par mes propres moyens et avec mon professeur d'accordéon. Ma formation s'est ensuite élargie avec mes études en musicologie à l'Université et les cours de composition, d'analyse et de culture musicale au conservatoire de Montpellier. Lorsque je suis arrivé à Paris, et malgré une formation solide, j'ai pris conscience de tout le chemin qu'il me restait à parcourir si je voulais pouvoir réaliser mes ambitions, alors j'ai mis les bouchées doubles !

Venez-vous d'une famille de musiciens ?

Absolument pas. Je n'ai pas grandi dans un environnement musical. Au départ, l'accordéon était une proposition de mes parents : je pense que mon père avait une sorte de rêve qu'il n'avait jamais pu ou voulu réaliser. Mes parents m'ont proposé d'essayer l'accordéon et il y avait justement un professeur qui donnait des cours dans mon village. J'ai accepté, et j'avais 7 ans quand j'ai commencé à faire de la musique. Après quelques temps, ça a été un échec, certainement parce que je n'avais pas trouvé la bonne personne et que je n'arrivais pas à accrocher. J'ai laissé tomber et cinq ans plus tard, mes parents ont trouvé un nouveau professeur d'accordéon. Cette rencontre a été un véritable déclic et a totalement changé mon rapport à la musique, au travail et à la vie en générale. J'ai trouvé un sens, une motivation personnelle et surtout, j'ai pris conscience pour la première fois de ce qu'étaient l'engagement, l'investissement personnel. Je me levais à 5h le matin pour travailler mon instrument. Nous étions sur les routes quasiment tous les week-ends et pendant les vacances pour faire des concerts ou des concours. C'était une période extrêmement dense et motivante !

Comment est venue la composition ?

Je me rendais compte qu'au milieu des morceaux que je jouais à l'accordéon, il y avait toujours un moment où j'avais envie d'improviser, d'inventer de nouvelles mélodies. En dehors du répertoire que je jouais, je faisais aussi pas mal de transcriptions, par exemple les *Sérénades pour cordes* de Dvořák pour ensemble d'accordéons. J'ai donc commencé par faire des arrangements de morceaux que je faisais jouer à des amis accordéonistes avec lesquels nous nous retrouvions le samedi pour répéter. Je passais énormément de temps sur mon instrument à improviser, à inventer, jusqu'au moment où je me suis rendu compte que les limites du langage tonal ne me correspondaient plus, je tournais en rond...





Le disque *Durchgang*, sélectionné pour le GPLC 2019, est paru en avril 2018.

J'ai commencé à chercher de nouveaux sons qui m'ont conduit vers une musique un peu plus dissonante. A force de jouer et d'expérimenter, je me rendais compte que ces sonorités-là m'attiraient, qu'il y avait quelque chose qui me fascinait. Je ne savais même pas ce que l'idée de « musique dissonante » signifiait à l'époque. J'ai continué dans cette voie, mais je me sentais relativement seul et isolé. Mes amis accordéonistes me voyaient un peu comme un être étrange et ne comprenaient pas vraiment où je voulais en venir avec ma musique... C'est finalement deux ans après mon arrivée à l'Université que j'ai concrétisé mon désir d'écrire sérieusement de la musique en passant le concours d'entrée de la classe de composition et nouvelles technologies au conservatoire de Montpellier. C'était la première fois que je mettais les pieds dans un Conservatoire ! J'avais 20 ans.

Comment vos parents ont accueilli votre choix de carrière ?

Mes parents m'ont toujours laissé la possibilité de concrétiser mes objectifs et mes rêves. Même s'il n'y a pas eu de sensibilisation ou d'éducation artistique de leur part, ils ont toujours été là pour m'accompagner dans mes choix de parcours. Je me rends compte avec le recul que c'était finalement le plus important, car il y a des familles dans lesquelles la musique ne peut pas être envisagée comme une profession. Pour ce qui est de ma carrière musicale en général, depuis mes débuts à l'accordéon jusqu'à mes études supérieures, mes parents m'ont toujours soutenu tant sur le plan moral que matériel.

En ce qui concerne les choix esthétiques qui ont été les miens après mon entrée au conservatoire de Montpellier, c'est plus délicat. Je me souviens encore de mes parents venant écouter mes premières créations réalisées dans le cadre de mes études au Conservatoire et je pense que le choc entre l'accordéon et la musique contemporaine a été violent... Il leur a fallu du temps pour comprendre mes choix et ma démarche, mais après tout, je suis leur fils, donc ils ont accepté.

Être compositeur, qu'est-ce que cela signifie pour vous ?

C'est sculpter la matière sonore, c'est donner corps à mes perceptions sensorielles. Être compositeur, c'est ma manière d'exprimer mon rapport au monde en le traduisant par les sons. Et parce que qu'elle est certainement le plus abstrait de tous les arts, la musique a l'avantage d'offrir une très grande liberté d'expression, sans nécessairement chercher à signifier ou à représenter quelque chose. Quand je compose, je peux jouer avec les phénomènes d'attente, de tension, de repos, avec l'énergie, la densité, et ce, avec une très grande liberté. Je choisis la manière dont je veux diriger l'attention de l'auditeur. Je pense souvent à Beethoven et à la capacité qu'il avait dans sa musique de capter l'attention de l'auditeur, de l'emmener là où il le souhaitait. Ce qui m'anime dans ce métier, c'est de voir la matière prendre forme petit à petit, partir de rien et construire tout un univers sonore, puis sentir la vibration des sons lorsque ma musique est jouée en concert. Mais ce qui est primordial, c'est la rencontre avec les interprètes. Tout ce que je fais n'a de sens que parce que je construis une relation humaine et musicale de confiance avec des interprètes. J'aime cette dynamique d'interaction qui se développe au gré des projets artistiques. J'arrive avec mes idées et les interprètes me font des propositions qui enrichissent ma pratique personnelle. Quand on compose, on est souvent confronté à de longs moments de solitude. Cela rend ces moments de partages humains encore plus précieux.

Pour vous, la musique, c'est une expression affective, émotionnelle, sensorielle ou rationnelle ?

C'est une question complexe. Il y a un peu de tout cela, mais mon approche a beaucoup changé depuis mes débuts en composition. Je pense que, durant mes premières années d'études, j'avais une approche très rationnelle, voire déterministe de l'écriture.



David Hudry au Lycée Jeanne d'Arc de Bayeux © DR

Cela ne signifie pas pour autant que j'écarterais toute forme d'expressivité, bien au contraire ! Le défi était justement de faire cohabiter cette volonté expressive très fortement ancrée en moi avec un désir de construction savamment maîtrisé. Je pense qu'il y avait à cette époque une nécessité de mettre une distance avec la pratique musicale qui avait été la mienne depuis mes débuts à l'accordéon. C'était une démarche pour parvenir à trouver une nouvelle voie. La dimension sensorielle a toujours été là, mais elle a évolué avec le temps. La musique est une affaire de sensation. Je visualise des formes, des couleurs et des gestes que je développe dans le temps avec la matière sonore. Ce n'est certainement pas un hasard si mes premières sources d'inspirations musicales étaient liées à l'art pictural abstrait, et si ma recherche personnelle s'est construite à partir des tableaux et des écrits de Klee ou de Kandinsky. Leur démarche d'analyse et leur réflexion sur le monde a eu un impact déterminant sur moi à un moment où je me questionnais beaucoup sur la nature de mon travail de compositeur.

Écrire ou composer ?

Composer. Pour moi, composer c'est « faire avec » ce qui a été écrit. Écrire, c'est jeter des idées sur le papier, c'est dessiner les contours, tracer les lignes d'un projet musical. L'écriture est la première phase à l'état brut de la composition. Composer a pour moi une signification particulière. Cela suppose une intention, une volonté de diriger et d'agencer la matière musicale pour lui donner un sens en relation avec le projet initial. Pour ma part, lorsque je démarre une nouvelle pièce, je commence par écrire et ensuite je compose avec le matériau sonore que j'ai élaboré.

Comment vous situez-vous dans le paysage musical actuel ?

Même si ce n'est pas directement audible dans ma musique, je me sens proche de compositeurs comme Gérard Grisey et Fausto Romitelli. Sans revendiquer une quelconque appartenance à la mouvance spectrale, je partage avec Gérard Grisey un goût particulier pour l'harmonie, le timbre et sa distorsion, le déploiement de la matière musicale dans le temps. Cette sensibilité vient certainement de ma pratique instrumentale, et l'accordéon était aussi l'instrument de Gérard Grisey ! Je m'intéresse également beaucoup aux recherches d'Helmut Lachenmann dans le domaine de la musique concrète instrumentale, même si encore une fois ma musique n'a pas beaucoup de rapport avec la sienne. Il a développé une multitude de techniques de jeu inventives et originales qui transforment l'écoute des instruments traditionnels de l'orchestre. Dans ma recherche sonore actuelle où j'explore beaucoup les techniques de jeux « inhabituelles » des instruments de musique, je me sens proche de sa démarche. Il y a aussi un lien très fort avec ma fascination pour les sons concrets du monde urbain et industriel.

Et sinon, qu'écoutez-vous ?

Nous vivons dans un monde tellement connecté que nous avons accès à une diversité de contenus extraordinaires par le biais d'Internet. Je suis en France, assis à mon bureau, et je peux écouter de chez moi toute la nouvelle génération de batteurs aux États-Unis et en Allemagne, des musiques traditionnelles d'Asie du Sud-Est, les dernières créations d'un groupe électro dont j'ignorais même l'existence jusqu'à ce que Youtube m'en fasse la suggestion. Et tout cela, accessible en quelques clics ! De manière générale, j'écoute du funk, du jazz, de la musique électro et expérimentale, de la noise music et bien d'autres ! Ces derniers temps, j'ai écouté pas mal de metal expérimental car j'étais à la recherche de nouvelles rythmiques et certains groupes de metal peuvent parfois être inventifs de ce point de vue. En me baladant sur Internet, je suis tombé sur Igorrr, un compositeur polyvalent dont le vrai nom est Gautier Serre et qui s'est entouré de super musiciens pour la réalisation de son album. Il y a des morceaux qui sont particulièrement réussis, et personnellement, j'adore !

Comment avez-vous accueilli la sortie de votre premier disque ?

Une sortie de disque est un privilège. Compte tenu de l'économie actuelle pour la production des disques de musique spécialisée, je mesure la chance incroyable que j'aie eue de pouvoir produire un objet de cette qualité. La Fondation pour la musique Ernst von Siemens, qui m'a remis le Prix « Jeune Compositeur » en 2016, a soutenu l'intégralité de la production de ce disque dans des conditions que l'on retrouve rarement aujourd'hui.

Quelle est la place de la transmission dans votre travail ?

La place de la transmission est essentielle. J'ai d'ailleurs une double casquette puisque j'enseigne la musique à des étudiants de classe préparatoire littéraire dans un lycée à Saint-Quentin depuis 2010. Pouvoir associer ma démarche de compositeur à la sensibilisation du jeune public est un enjeu important. C'est en allant au contact du jeune public, en leur expliquant ma démarche et mon regard sur le répertoire de la musique des XX^{ème} et XXI^{ème} siècles, en partageant avec eux ma musique, que j'espère pouvoir éveiller la curiosité et faire tomber quelques-uns des *a priori* sur la musique dite contemporaine.

Propos recueillis par Simon Bernard le 4 octobre 2018

En savoir plus

Site internet du Grand Prix Lycéen des Compositeurs

www.gplc.musiquenouvelleenliberte.org



Site internet de David Hudry

www.davidhudry.com



Présentation des œuvres plastiques des élèves du Lycée Emmanuel d'Alzon de Nîmes, en lien avec la musique de David Hudry © DR



David Hudry répond à une interview des lycéens pour la Web TV du Lycée Jacques Amyot de Melun © DR